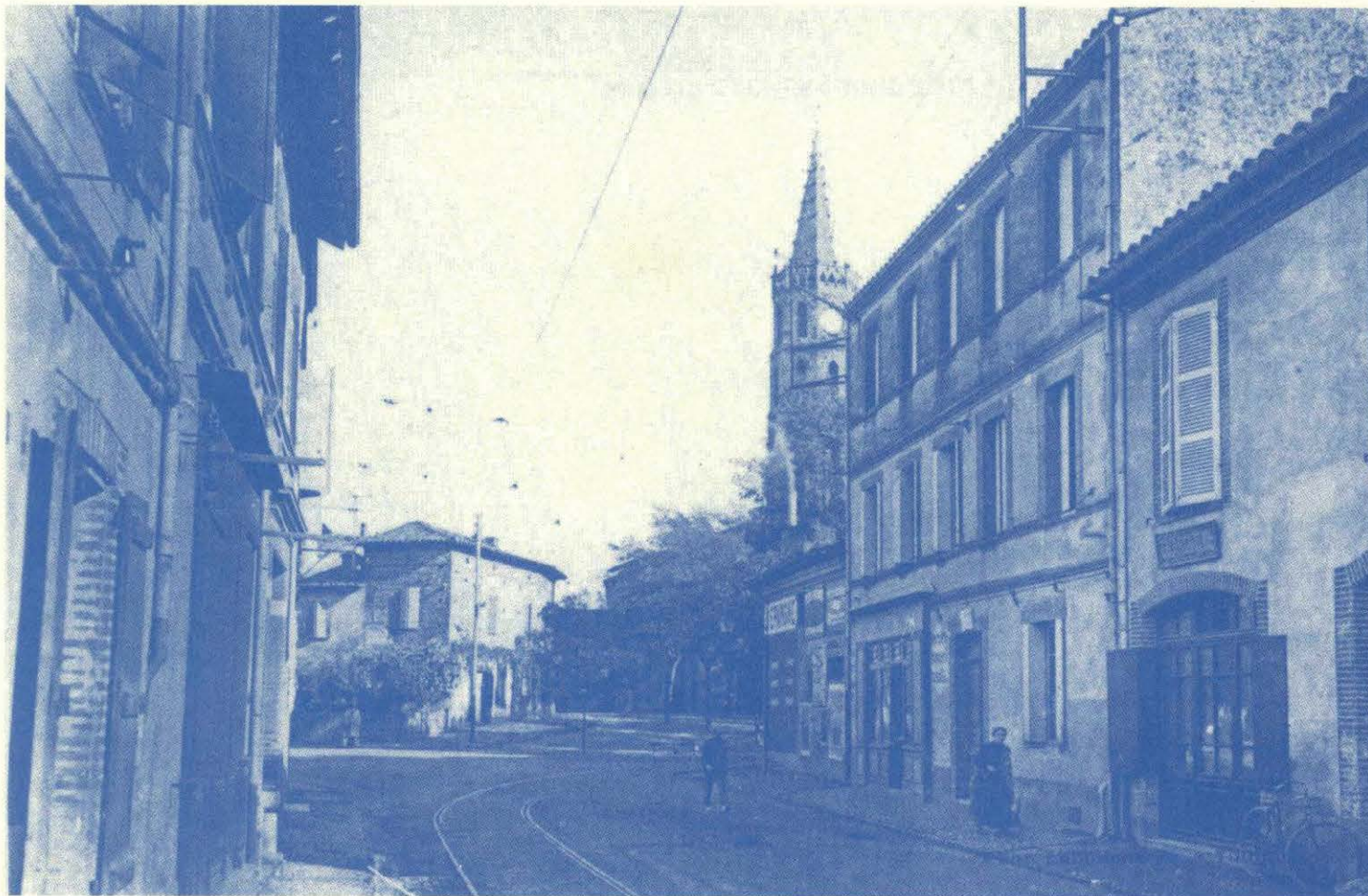


BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE



Revue d'Histoire Locale - Semestriel - n° 14 (Novembre 1997)

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac - CERRAVHIS

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

BLAGNAC, PETIT VILLAGE : Le clauetu

De tout temps, l'artisan qui a su se rendre maître du fer et du feu en façonnant, selon les besoins, un fer à cheval ou un soc de charrue a inspiré respect et surtout admiration.

De ses mains, peuvent naître par martelage aussi bien une épée, un sabre ... synonymes de guerre qu'un outil aratoire synonyme de paix et du travail des hommes.

De par les multiples facettes de son travail, cet artisan s'appelle indistinctement "maréchal-ferrant" ou "forgeron" : à Blagnac, c'est tout simplement le "clauetu".(*)

Joseph, Toussaint, Vidal Lamarque, surnommé ainsi, est né à Blagnac le 19 mai 1884. Son père, originaire de Larra, a épousé un an auparavant Antoinette Magné fille de Jean Marie.

Dans cette famille on "naît" forgeron. Joseph le sera comme son père Noël, Jacques, comme son grand-père Baptiste, comme son arrière-grand-père François et même comme son grand-oncle, Jacques établi à Blagnac vers 1845.

Joseph Lamarque se marie le 14 avril 1908 avec une Blagnacaise, Anna Dufour fille de François, cultivateur et de Marie Abadie. Trois enfants naissent de cette union : Marie-Antoinette en juin 1908 ; Marguerite, Jeanne, Exupérine en septembre 1911 et enfin Noël, Jean, Marcel en mars 1918. Sa vie privée est assez mouvementée, puisqu'il divorcera et que ses enfants lui donneront plus de soucis que de joies.

Les Blagnacais n'étaient pas ces "détails" intimes, ils apprécient l'habileté de leur clauetu et lui-même oublie les vicissitudes de la vie dans l'amour de son travail.

Sa forge, située rue Pasteur, appelée alors rue Coucourou, fait face à son logement au 6 de la même rue. C'est une grande salle de dix mètres sur dix environ, au sol en terre battue, éclairée par une seule fenêtre, ouverte l'été pour rafraîchir l'atmosphère surchauffée. L'âtre ou "royaume du feu" est là dans le fond avec le gros soufflet et l'auge pour refroidir le fer. Tout près de l'établi, chargé d'outils, trône l'enclume.

Dès six heures du matin, Joseph donne vie à ce décor. Il ne dérange nullement ses voisins qui eux aussi, se lèvent tôt pour aller travailler dans les champs et surtout à



Toulouse. Protégé par son grand et long tablier de cuir, il commence par allumer le feu avec du petit bois et du charbon entassé dans une fosse sous le foyer. C'est un charbon spécial de forme carrée qu'un marchand de Toulouse livre par quatre cents kilogrammes. Les flammes s'élèvent trouant l'obscurité, mais, si elles montrent que le feu a bien pris, elles doivent disparaître. Joseph les arrose, les braises rougeoient sous une sorte de croûte grise.

Sept coups sonnent au clocher, l'ouvrier rejoint son patron qui lui a enseigné son savoir-faire dès l'âge de 14 ans. Le maréchal-ferrant n'est pas méchant, seulement très exigeant. Donnant le meilleur de lui-même, il n'admet ni la négligence ni surtout la paresse. Heureusement, le jeune garçon a fait preuve de courage, d'endurance et de docilité, aussi il est devenu un très bon ouvrier.

Les deux hommes parlent peu. Ils préparent les ferrures nécessaires à la journée. Sur une ardoise pendue au mur sont inscrits les noms des propriétaires de chevaux dont le premier ne va pas tarder à arriver. Ainsi un seul coup d'oeil suffit à connaître tous les rendez-vous de la semaine.

Hiver comme été, les horaires sont les mêmes : de 7 heures à 12 heures et de 14 heures à 19 heures. Dix heures de travail valent bien une pause à 8 heures 30 et à 16 heures pour le déjeuner ou le goûter. A 12 heures 30 et le soir à 20 heures patron, ouvrier et apprenti quand il y en a, sont attablés pour un solide repas très copieux préparé par Maria la soeur aînée de Joseph. Celle-ci, née en 1873 à Beaumont-sur-Lèze d'un premier mariage de Jacques Noël Lamarque est venue s'installer chez son (demi) frère après le décès de son époux Hilaire Rocolle et du départ d'Anna pour Toulouse.

La cuisinière n'économise pas sur la nourriture, car ces hommes accomplissent un métier très dur et doivent absolument reprendre des forces.

En attendant le repas bien mérité, pas question de chômer ! Le "client" est là : un bon gros cheval de trait. A cette époque, Blagnac en compte au moins cent



* vient de clau, clou et se prononce clauouétou.

cinquante. Ils tirent bravement la charrue au moment des labours ou les charrettes lourdement chargées de foin à transporter dans les hangars ou de légumes à amener jusqu'au marché d'Arnaud Bernard.

Chaque mois, ces chevaux rendent visite au maréchal-ferrant pour se refaire une "beauté". Leurs fers s'usent vite sur la terre sablonneuse des Ramiers, dans les champs argileux ou sur les routes empierrées. En hiver, ils viennent moins souvent : les gros travaux sont finis et ils passent plus de temps au repos dans leur écurie.

Le cheval est introduit dans la forge avec douceur pour ne pas l'effrayer mais avec fermeté pour qu'il n'ait pas des intentions de fuite. La terre battue l'empêche de se blesser dans une glissade inopportune.

Une fois l'animal attaché à deux gros anneaux qui assurent son immobilité, le travail de ferrage peut commencer. Cette première tâche demande des muscles vigoureux. Les vieux fers sont enlevés avec les tricoises et envoyés d'un geste rapide grossir le tas contre un mur. Les moins abîmés resserviront. Avec deux fers pas trop usagés ou "lopins" Joseph tel "un magicien" en façonne un tout neuf. Ce n'est pas par avarice, mais plutôt par horreur du gaspillage. Un marchand de ferraille vient périodiquement chercher ceux qui restent. Lorsque les vieux fers font défaut c'est à partir de barres venues de Saint-Cyprien que sont fabriqués les nouveaux.

Le grand soufflet actionné par l'ouvrier s'ouvre et se ferme. Le feu crépite, un bouquet d'étincelles jaillit dans la semi-obscurité, offrant un spectacle "digne d'un 14 juillet". Le marteau résonne sur l'enclume : quelle force dans ce bras puissant qui le manie !

Après avoir éliminé l'excédent de corne avec "un rogne-pied" et nettoyé le dessous du sabot, le maréchal-ferrant ajuste le fer en train de refroidir. Une odeur de corne brûlée emplit la pièce et se mêle à celle du métal chauffé et du crottin.

Des perles de sueur brillent sur le visage du clauetu et de son ouvrier qui maintient en l'air la patte de l'animal. Le dos courbé, Joseph enfonce les clous à tête carrée avec



Josepu à l'heure de l'apéritif (le 3^e à partir de la gauche)

précision. Jamais il n'a blessé un cheval. Sa main caresse le dessous du pied de l'animal pour s'assurer que rien ne dépasse. Celui-ci, une heure après son arrivée, "chaussé de neuf", est libéré. Cinq à six chevaux le seront ainsi dans la journée.

A chaque fois, le clauetu regarde partir "son client" pour voir s'il ne boite pas : l'ouvrage n'aurait pas été bien accompli. Mais cela n'est jamais arrivé, les quatre fers ont toujours eu l'épaisseur requise et bien épousé la forme du sabot.

Les chevaux sont plus ou moins dociles, certains cherchent à ruer, il faut de la force pour les maintenir. Seuls les solides gaillards réussissent dans ce métier ! Les ânes très nombreux à Blagnac, car utilisés par les blanchisseuses, doivent aussi porter des fers. Celui qui tire le charretton servant au ramassage des ordures n'échappe pas à la règle. Ils sont moins forts que les chevaux, mais souvent plus lunatiques et capricieux, aussi la tâche n'est pas plus aisée. Blagnac n'a que des vaches laitières, d'où pas de boeufs à ferrer.

A son arrivée, le propriétaire des chevaux ou des ânes apporte en cadeau des légumes ou des fruits et en repartant, il glisse un pourboire à l'ouvrier, payé à la semaine par son patron. Quand le paysan ne peut pas se déplacer, pour une raison ou pour une autre, l'ouvrier enfourche son vélo, se rend à la métairie et monte sur le cheval. C'est alors un moment de bonheur : galoper vers la forge dans les rues sans les automobiles d'aujourd'hui, puis revenir de même à la ferme. Cela arrive souvent, mais l'ouvrier ne s'en lasse jamais, bien au contraire.

L'après-midi est plutôt consacrée à la réparation et à l'affûtage des outils aratoires, surtout des "ferres" ou trois parties des charrues : l'aile, le carré et le coutre. Le cultivateur en apporte délicatement une ou bien, si l'une d'elles est totalement à refaire, la charrue toute entière. Joseph et son ouvrier savent aussi faire le réglage de cet instrument pour qu'il s'enfonce plus ou moins dans la terre. Si des trous sont nécessaires dans les pièces métalliques, l'ouvrier tourne à la main le volant d'une grosse perceuse.

Avec tout cet ouvrage, la journée passe vite. Avant de refermer la forge jusqu'au lendemain, il faut encore y donner un coup de balai. Le crottin fumera les jardins, les débris de corne serviront eux aussi d'engrais. Les reins



Le clauetu vient de chanter : joie et admiration sur les visages (le 2^e à partir de la gauche)

douloureux, harassés de fatigue, mais contents du travail bien fait, le patron et l'ouvrier traversent la rue pour un repas réparateur.

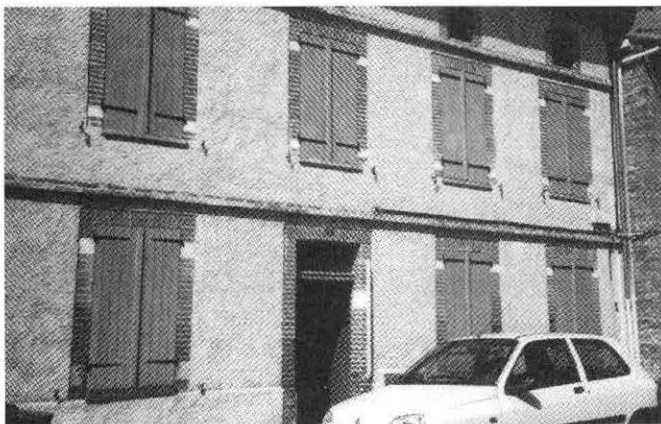
Demain, comme tous les jours de la semaine, les paysans reviendront. Tous aiment bien la forge, ce lieu où il fait bon, surtout en hiver quand dehors sévit le gel. Ils apprécient le travail du clauetu, mais aussi ses conseils. Joseph Lamarque est un homme très écouté car intelligent, sensé et aux idées "avancées" pour l'époque.

La forge est un lieu de rencontre : les Blagnacais du "centre" viennent souvent sans nécessité pour le seul plaisir d'y retrouver ceux des métairies. Assis sur un banc, pendant que les artisans peinent à leur tâche, ils discutent des heures entières. Ils échangent les nouvelles, parlent de leur famille, du temps, des récoltes, des affaires de la commune ... Mais, lorsque le clauetu entonne une chanson de sa très belle voix, les conversations s'arrêtent. Le maréchal-ferrant chante souvent pour égayer son travail, mais aussi tout simplement parce qu'il aime chanter. Le matin en allumant le foyer, il chante, en tapant sur son enclume, il chante.

Les Blagnacais connaissent tout son répertoire et en particulier "Le forgeron de la paix" qu'il interprète souvent. Cette chanson lui va si bien qu'il a été doté de ce deuxième surnom.

Les garçons passent souvent un long moment dans la forge au risque de se faire gronder. A leur grande joie, ils ont la permission d'agiter la queue des chevaux, proprement sectionnée entre deux vertèbres en été et séchée depuis, pour chasser les mouches qui harcèlent les animaux. Les filles passent furtivement devant la forge, elles aimeraient entrer, mais cela ne serait pas "convenable". Les plus hardies restent quelques instants à l'entrée sous l'enseigne, faite d'une vingtaine de fers à chevaux soudés ensemble en forme de couronne.

Les femmes, ravies, se contentent d'écouter les chants du maréchal-ferrant dont la voix puissante emplit les rues.



Rue Pasteur, la maison où il habitait.

Joseph Lamarque adore les chevaux, c'est essentiel pour savoir s'y prendre avec eux et faire un bon travail. Même pendant la "Grande Guerre", il ne les quitte pas puisqu'il est mobilisé dans un régiment de Chasseurs à cheval.

Après la seconde guerre mondiale, les tracteurs remplacent les chevaux et les automobiles font disparaître les charrettes. Les paysans, moins nombreux, viennent de moins en moins, apporter du travail au clauetu. Lui-même, usé par des années de dur labeur, les genoux enflés et douloureux ne peut effectuer que de menus travaux. Mais, bon vivant, il aime encore retrouver des amis autour d'une table et chanter à chaque fin de banquet.

Le 12 Mars 1965, jour de son décès, la page d'une époque révolue se tourne à jamais à Blagnac.

"Clauetu" ou "Forgeron de la Paix", Joseph Lamarque reste présent et très populaire dans les souvenirs des "vrais" Blagnacais. Dans les mémoires, il semble occuper une place privilégiée. Pourtant, dans le Blagnac de ce début du siècle, il n'est pas le seul. Le forgeron, Jean Jean s'active au bout de la rue Fonsorbes. Léon Mercadier, plus jeune travaille plutôt au charronnage, rue du docteur Guimbaud, à l'emplacement actuel d'un cordonnier ; mais, voyant l'évolution, il délaisse son métier et devient soudeur à "Sud-Aviation". Il a été l'ouvrier de Jean Rocolle, le charron bien connu, rue Sarrazinières.

Ce dernier, durant la guerre de 1914 à 1918, est le seul artisan de ce genre à Blagnac. Il bénéficie d'un sursis d'appel pour travailler aux "fournitures de guerre". Comme le village est "dépourvu de charrons et de maréchaux", le 26 novembre 1916 devant les autres conseillers municipaux "M. Garric propose qu'on intervienne auprès de la Direction des Forges de Toulouse avec qui M. Rocolle a passé des marchés de guerre pour qu'il soit autorisé à exécuter



Rue Pasteur, la forge.

A nos Amis MIALET et LEON

LE FORGERON DE LA PAIX

Chanson
Créée par M^{lle} DORIGA au XIX^e Siècle.
et ROSALNE à la Seula.

de l'Editeur

pour tous les pays

Paroles de
VILLEMÉR & DELORMEL

Musique de
Piano: 5'
Guitare: 4'
TAC-COEN

LE FORGERON DE LA PAIX

tel qu'il a été chanté par Josepu et enregistré un jour de fête en 1962

1^{er} couplet

Mais, "parmi "la porte qui s'ouvre
Entre une femme au teint bronzé
Sous son long manteau qui la couvre
Elle tient un glaive brisé
Sa poitrine est toute sanglante
Mais l'homme en fronçant le sourcil
Il lui dit avec épouvante
Femme, que viens-tu faire ici ?

Refrain

C'est pour la paix, dit-il, que mon marteau travaille
Loin des canons je vis en liberté
Je façonne l'acier qui sert à la semaille
Et ne forge du fer que pour l'humanité

2^e couplet

Moi, répond alors l'étrangère
Dans les sillons je mets le sang
Reconnais-moi, je suis la guerre
Et forge mon sabre à l'instant
Le forgeron saisit la lame
Et la broyant sous ses outils
Il lui dit "soite" maudite femme
Toi, qui un jour a pris mon fils.

Refrain

C'est pour la paix, dit-il, que je travaille
Loin des canons je vis en liberté
Je façonne l'acier qui sert à la semaille
Et ne forge du fer que pour l'humanité.

Chanson créée en 1876



Léon Mercadier (coll. Mercadier)

Le cheval non plus "de trait" mais de "loisir" s'amplifie et depuis 1992, la ville de Blagnac est dotée d'une police montée...

les réparations urgentes aux voitures, charrettes agricoles". Cette requête a du avoir, du moins nous l'espérons, une suite favorable.

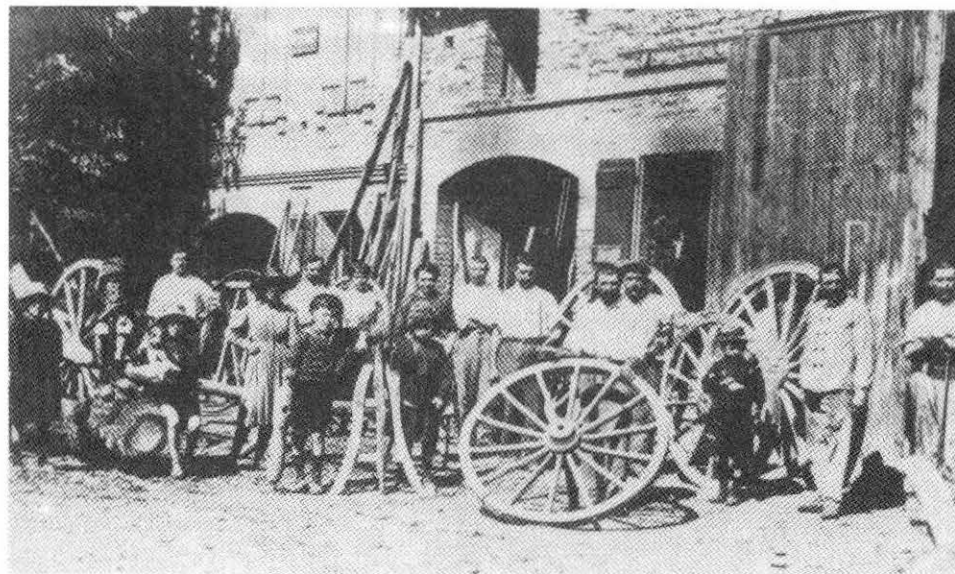
L'atelier de ce charron est aussi un endroit de Blagnac très fréquenté. Le cerclage des roues surtout attire les curieux. La parfaite dextérité de l'artisan pour emprisonner le bois dans le cercle de métal fumant impressionne beaucoup jeunes et vieux.

Mais les pneus sont apparus et le charronnage a disparu. Plein de bon sens, Jean Rocolle, ce célibataire endurci, a su s'adapter au monde moderne naissant en travaillant avec ses machines à dépiquer.

L'évocation des forgerons, charrons, maréchaux-ferrants, aujourd'hui disparus, nous entraîne, tout éveillés, dans un rêve nostalgique.

Les temps changent. Mais parfois un brin de passé rejoint le présent : un peu partout l'engouement pour le

Suzanne BERET



Chez le charron, Jean Rocolle (coll. Bonnel)

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- Témoignage de M. René Huc, apprenti puis ouvrier chez Joseph Lamarque
- Archives municipales de Grenade dont dépendait Larra :
Etat civil
- Archives départementales de la Haute-Garonne :
Etat civil de Grenade antérieur à 1851
- Archives municipales de Blagnac :
Etat civil :
1F 2
1D 28
- BOUTET (Gérard), "Les Gagne-Misère", Paris, Editions SELD, 1988

Je remercie infiniment Monsieur René Huc pour sa gentillesse et pour ses explications très complètes ainsi que Monsieur Jean-Louis Rocolle toujours prêt à donner des détails intéressants.